

mort mes enfants aient un héritage. Et ma vieille femme Gérïta est de cet avis. » Et il me paya comptant ses 13 schellings! — N'est-ce pas joli?

Si nos gens n'étaient pas pressés par la disette et obligés de consacrer tout ce qu'ils peuvent gagner à acheter du blé dans l'intérieur du Lessouto, j'aurais vendu le double ou le triple de Bibles, car on les couve de l'œil, et je sais que plusieurs personnes font des économies pour pouvoir se la procurer le plus tôt possible. Ce qui me fait plaisir, c'est de voir que notre fête restera dans la mémoire des gens comme un bon souvenir, et qu'ils ont reçu quelques impressions qui ne seront pas perdues. C'est là tout ce que je désirais...

H. DIETERLEN.

---

#### LES EXAMENS DES ÉCOLES SUPÉRIEURES DE MORIJA

Les quatre-vingt-deux jours de vacances que le gouvernement colonial nous autorise à répartir dans l'année scolaire de nos écoles supérieures, comme nous l'entendons, sont généralement partagés en deux périodes d'environ quatre semaines: l'une sépare en automne, à l'époque de la conférence, les deux semestres scolaires, l'autre termine l'année scolaire, au mois d'octobre. Les vacances de printemps viennent de commencer, cette année, le 11 octobre, et dureront jusqu'au 16 novembre. Le 9 et le 10 octobre ont eu lieu les examens de fin d'année. Le mot est prétentieux; il ne peut être justifié que par les souvenirs du passé, quand plus de cent jeunes gens remplissaient nos deux bâtiments, et que quelques-uns d'entre eux passaient des examens rendus solennels par la présence d'un délégué du gouvernement, et obtenaient, ensuite de cela, le certificat d'aptitude

(*teacher's certificate*). Aujourd'hui, nous sommes revenus au temps des petits, des tout petits commencements.

C'est lundi matin, le 9 octobre. Nous gravissons la colline où s'élève l'école biblique, en marchant lentement et en nous entretenant vivement des nouvelles politiques de la matinée : la situation est des plus tendues, et les nouvelles se succèdent, quelquefois contradictoires, soir et matin. Le grand bâtiment blanc, disposé en équerre, dont le chaume abritait autrefois les élèves de l'école préparatoire, est actuellement réservé à l'école biblique ; cette dernière est entièrement séparée de l'école normale. Dans la grande salle, se trouvent 18 élèves de cette institution. Ils se destinent tous, sauf peut-être les deux Zambéziens amenés par M. Coillard, à l'évangélisation. Il y a parmi eux plusieurs Bapélis et deux Borolongs rattachés à la mission berlinoise. La plupart sont mariés et ont laissé momentanément femme et enfants pour se préparer à la carrière d'évangélistes.

L'enseignement biblique est donné, dans cette école, par M. Mabile ; un maître indigène, muni du brevet, le petit et intelligent Em. Yob, fils de l'original sonneur de Morija, enseigne les branches séculières.

En vue de l'examen, une petite composition sur Jean-Baptiste avait été préparée. On interroge ensuite les élèves sur la géographie de la Palestine, puis sur la géographie générale ; on leur adresse quelques questions sur l'histoire sainte de l'Ancien Testament, et enfin M. Mabile répète avec eux une partie de l'évangile de Luc, expliquée durant les trois mois passés.

On peut se rappeler, en effet, que les écoles de Morija n'ont été rouvertes que le 4 juillet dernier, après une clôture de vingt et un mois durant la guerre. Cette réouverture, à la fin d'une année scolaire, n'a été qu'un essai pour voir si le pays est revenu à un état suffisamment tranquille. Le résultat a été satisfaisant, grâce à Dieu. Mais il est naturel que l'enseignement donné pendant ce trimestre ait été, en ma-

jeune partie, une récapitulation. Les examens ont été comme un diagnostic : on sait maintenant où il faudra, après la rentrée, renouer le fil brisé par la guerre. Cette rentrée aura-t-elle lieu? Ou bien la guerre aura-t-elle recommencé? Le pays sera-t-il peut-être abandonné par le gouvernement colonial? — Dieu le sait. Il s'agit, pour nous, de travailler comme si rien ne devait nous troubler. Est-ce que les Eglises, les familles, les chrétiens, les lecteurs du *Journal des Missions* prient pour nous?

A l'école biblique se rattache le premier essai d'une *classe théologique*. Elle compte quatre élèves, tous quatre pères de famille, âgés de vingt-trois à trente et un ans, et enseignant à Morija, l'un à l'école primaire, l'autre, E. Yob, à l'école biblique, les deux derniers à l'école normale. L'instruction donnée par M. Mabille et par moi comprend l'algèbre et la géométrie, comme gymnastique intellectuelle; l'histoire générale d'après un manuel anglais, les origines de l'histoire d'Israël et la vie de Paul, jointe à une explication sommaire de ses épîtres. Les leçons ont lieu le matin avant sept heures et le soir, parce que nos élèves travaillent avec leurs élèves pendant la matinée et jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Le lendemain, 10 octobre, les examens eurent lieu à l'école normale.

Il nous faut redescendre de la colline basaltique où est l'école biblique, traverser un ravin impraticable un jour d'orage, puis gravir, par une pente douce, une nouvelle éminence. La distance est d'environ un kilomètre. Là se dressent les bâtiments de l'école, comprenant le logement du directeur, M. Casalis, le tout en briques rouges, un atelier de charonnage et les deux petites maisons des familles Dike père et fils. Derrière l'école on aperçoit les maisonnettes des instituteurs et de quelques hommes et femmes de service.

Le docteur était venu la veille de Mabouléla, où la maladie de Paul Keck le retient depuis quatre mois.

Toute la charge de l'école a donc pesé pendant ce trimestre sur M. Henry Dyke.

Nous entrons dans la salle du milieu. Les 36 garçons se lèvent en entonnant un chœur à quatre voix. C'est M. Mabile qui, en dehors de ses nombreuses occupations, donne les leçons de chant aux deux écoles. Les voix des Bassoutos ne sont pas remarquables en général. Celles des filles et des femmes sont criardes et désagréables, par un emploi excessif de la voix de tête. La voix des hommes ne manque pas de qualités sonores, mais à l'école il y a trop peu de voix pleinement développées, l'âge des élèves variant entre 12 et 20 ans environ. Par contre, la justesse de l'exécution de quelques chœurs assez difficiles, comme ton et comme rythme, a frappé tous les auditeurs.

Les 36 élèves sont divisés en quatre classes : la première correspond à peu près à la division inférieure de l'école normale d'avant la guerre. Les deux suivantes sont à peu près au niveau de l'ancienne école préparatoire. La quatrième classe est une innovation : c'est une école primaire extraordinaire, formée par neuf fils de chefs, parmi lesquels se trouve Letsié, le fils aîné de Lérotholi, l'héritier présomptif — et fort incertain dans les circonstances présentes — de son grand-père Letsié, le chef principal de tous les Bassoutos. Ces neuf garçons sont tous païens, et sont arrivés à l'école, sauf le petit Letsié, sans autre vêtement ni bagage qu'un étroit pagne triangulaire passé entre les jambes et rattaché à la courroie de la ceinture, plus une couverture de laine. Mademoiselle M. Cochet, la « mère » des élèves, leur a fabriqué de longues blouses uniformes, d'un tissu violacé, — le seul qu'on eût sous la main. Ce costume fait de nos neuf sauvages l'élément pittoresque de l'école. Ils étaient là sur leur banc de côté comme des enfants de chœur.

L'examen a duré jusqu'à quatre heures de l'après-midi, avec deux heures de repos pour le dîner. On interrompait les travaux par le chant d'un chœur ou d'un cantique. On a

successivement interrogé sur la lecture, l'analyse, le calcul chiffré et le calcul mental, la géographie, la traduction et la grammaire anglaise; enfin nous avons entendu épeler les neuf violets. Sur une table étaient exposées les diverses compositions de fin d'année. On a remarqué quelques écritures courantes magnifiques, quelques bonnes analyses et des comptes maîtrelement alignés. Tout cependant n'est pas louable. La méthode anglaise imposée par le programme et les secours du gouvernement n'est rien moins que bonne à beaucoup d'égards. Mais ce n'est pas ici le lieu de la critiquer.

A voir les bulletins, l'application des élèves a été satisfaisante. Dans chacune des trois premières classes un seul élève est resté au-dessous de la moitié du maximum des notes. Les premiers dans ces trois mêmes classes ont obtenu l'un 366 points sur 410, l'autre 557 sur 615, le troisième 301 sur 375. La moitié des élèves est arrivée à plus des deux tiers du maximum.

La séance de l'après-midi a été honorée par la présence des dames de Morija. Quelques élèves ont récité des morceaux choisis. Enfin un discours de M. Casalis, un chant et des récitations ont terminé ce trimestre d'essai.

Il est des personnes qui se demandent si l'école normale de Morija est utile au point de vue de notre mission. Elle est nécessaire.

Depuis la Réformation et la Renaissance, l'Évangile et l'instruction sont indissolublement unis; ils le restent infailliblement dans chaque nation jusqu'à un développement social fort avancé. C'est un fait assez remarquable que Luther ait publié le premier abécédaire moderne: il contenait l'alphabet, l'Oraison dominicale, le Symbole des apôtres et quelques prières. Il est, du reste, inévitable que le premier missionnaire d'une tribu barbare soit aussi son premier maître d'école, bien que ce soit là une différence caractéristique entre la mission apostolique et la mission moderne.



En outre, nous ne travaillons pas pour le présent seulement. Il faut penser à l'avenir. L'Église du Lessouto doit arriver à recruter dans son sein ses évangélistes, ses pasteurs et ses missionnaires. Cela ne se fera normalement que lorsque le triage pour le service de l'Église pourra s'opérer sur une masse de jeunes gens dont le niveau intellectuel dépasse sensiblement celui de nos écoles primaires. Là encore on trouve une analogie avec l'époque de la Réforme. Luther, en répondant à l'objection triviale : Ne suffit-il pas que mon fils sache lire et écrire? dit : « Compte toi-même combien nous avons besoin de pasteurs, de prédicateurs et de maîtres d'école ; rien qu'en Saxe il en faudrait quelque 4,000. Et je parie que dans la moitié de l'empire on trouverait actuellement (en 1530) à peine 4,000 écoliers ! Donc il faut que nous ayons des écoles supérieures et que tu y envoies tes fils... »

Enfin tout le monde sait quel puissant levier est l'école pour agir sur un peuple. Ce levier est dans nos mains. « Il est trop lourd pour nous, dit-on : que d'autres nous en déchargent. » — Ils le feront ; ils ne demandent pas mieux. Ces autres sont les catholiques, et les ritualistes, non moins opposés à l'Évangile que nous prêchons depuis cinquante ans au Lessouto.

C'est le cas de dire un mot des frais occasionnés par les écoles supérieures de Morija.

Jusqu'à ce jour, elles n'ont rien coûté aux Églises de France. Des amis de Genève se sont chargés des frais de l'école biblique, et c'est uniquement avec les allocations accordées par le gouvernement colonial que l'on a fait fonctionner, à force d'économies, les écoles normale et préparatoire, présentement réunies en une seule école. C'est le gouvernement colonial encore qui fait les frais de toutes nos écoles de stations et d'annexes, y compris le salaire des maîtres d'école. Ainsi, durant le dernier trimestre avant la guerre, de juillet à septembre 1880, la somme totale reçue

du secrétaire de l'instruction publique du Cap s'est élevée à £ 837. 5 — soit 20,931 fr. 25, pour un trimestre ; les comptes de l'institution de Morija rentraient dans cette somme pour 7,201 fr. 25.

Pour le trimestre écoulé l'allocation pour l'école normale s'est montée à 3,468 fr. 75, comprenant, outre une somme proportionnelle au nombre des élèves, le traitement de M. Henry Dyke et des deux maîtres indigènes. Chaque élève, sauf les fils d'évangélistes en fonctions, paie d'eux 50 fr. d'éclairage par an.

Je termine par une question. Il pourrait arriver que la prochaine session du Parlement de la colonie abandonnât le Lessouto, lui rendit son indépendance complète : du même jour, toutes nos écoles primaires, tous nos instituteurs, ainsi que nos écoles supérieures, ne recevraient plus un penny d'allocation. Cela est évident. Que deviendraient nos écoles ? C'est à vous de répondre, amis des missions, lecteurs du *Journal des Missions*.

F. HERMANN KRUGER.

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

L'INSTITUTION DE LOVEDALE

par M. F. H. Kruger.

(Fig.)

C'est là une des spécialités de Lovedale. Le noir et le blanc sont assis sur les mêmes bancs à l'école ; j'ai vu des blancs plus près de la queue que de la tête de leur classe composée en grande majorité d'indigènes. Les dortoirs sont complètement séparés ; dans le réfectoire aussi, les Européens occu-